

WIDAD. La mode pour tenir le coup

Du khôl sous un regard brillant, une silhouette de mannequin perché sur talons hauts. Widad, 30 ans, ne passe pas inaperçue. Dans les vestiaires sociaux, elle repère les belles pièces. «J'adore la mode. Essayer de rester belle, bien arrangée, ça aide à rester en vie.» Son vœu le plus cher serait pourtant de «devenir une femme normale». Comprenez : une mère qui peut travailler pour nourrir ses enfants et sortir sans se cacher. Le rêve est entrain de se réaliser... «Je viens d'avoir mes papiers. On va pouvoir faire un boulot qu'on aime, comme des gens normaux.» Un jour, Widad le sent, elle travaillera dans un magasin de vêtements..



JESSICA. Des enfants, et encore des enfants

« Dans un mois, tout va changer. La vie va être totalement différente. Mais je ne veux encore rien dévoiler... » Jessica brûle d'annoncer son secret à la terre entière. Elle laisse filer des bribes : un grand amour, un appartement, plein d'enfants... à 26 ans, elle a déjà quatre filles et rêve d'un petit garçon. La pauvreté, elle n'y croit pas. Pas pour elle. « Cela fait un an que je suis dans les foyers. J'habitais chez maman mais elle a perdu son logement, et c'est parti en sucette. Ce n'est pas de la pauvreté, c'est une passe dans la vie... » Foi en la vie, foi en l'amour. Jessica en oublie déjà les épreuves endurées. Elle n'a pas de domicile, mais refuse d'être étiquetée. «J'ai tout ce qu'il faut. Plein de gens croient que l'argent fait le bonheur, mais ce n'est pas vrai. Ce qui me manque vraiment dans la vie ? Mon grand-père.» Sinon, rien.



CE QUI COMPTE QUAND ON N'A RIEN GALÈRES ET TALONS HAUTS

A Bruxelles, près d'un tiers des gens sont menacés de précarité, un risque qui touche avant tout les femmes. A quoi s'accroche-t-on quand tout nous lâche ?

**TEXTES CÉLINE GAUTIER
PHOTOS CHRISTOPHE SMETS.**

La société avance au rythme des plus faibles. A Bruxelles, capitale de l'Union européenne, 28% de la population vit encore avec un risque de pauvreté. C'est énorme. La précarité touche d'abord les plus vulnérables : les femmes, les enfants, les personnes âgées, les isolés. Céline Gautier, journaliste à ELLE Belgique, et Christophe Smets, photographe, sont allés au-delà de ces études quantitatives, à la rencontre des femmes touchées par la pauvreté, qu'elle soit

extrême ou simplement «banale». A chacune d'entre elles, ils ont demandé ce qui les raccrochait à la vie. Qu'est-ce qui a encore de la valeur quand on manque du nécessaire ? Des enfants, le souvenir d'un parent, un animal, un objet mais qui parle au cœur, un sac vide, un symbole. Voilà leur luxe.

Exposition jusqu'au 30 novembre au Centre d'Action laïque, Campus de la Plaine, accès 2, 1050 Bruxelles. 02 627 68 11. www.laicite.be. Ce projet a reçu le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.

CE QUI RESTE **QUAND ON N'A RIEN**

DOROTHEE. Le bébé qui l'a sauvée

« J'ai quitté mes parents tôt. Et ça a été de galère en galère... » À 25 ans, Dorothee préfère ne pas s'étendre sur un passé qui pèse déjà des tonnes. « J'ai touché le fond du fond. Et je me suis dit : il n'y a qu'un enfant qui pourra m'aider à me relever. Père ou pas père. » Elle a tatoué la date de naissance de son bébé sur sa peau. Début d'une seconde vie. « Ma fille m'a sauvée. Aujourd'hui, j'ai quelqu'un pour qui vivre, quelqu'un pour qui avancer, quelqu'un qui compte sur moi et que j'es-

saie d'emmener sur le meilleur des chemins. » Grands espoirs, grands efforts. Dorothee fait un vrai travail sur elle-même. « Être dans un foyer, c'est une gifle. J'apprends à demander de l'aide, à poser des limites, à m'ouvrir aux autres. » Le futur ? « On a des projets. Je vais commencer une formation en webmaster, avec laquelle j'aurai un avenir. Je ne veux pas rester au chômage et faire croire à ma fille que l'argent tombe du ciel. Ça ne marche pas comme ça... »



MBAYANG. Le goût lointain du Sénégal

« Tous les commencements sont difficiles, dit toujours ma maman. » Ce commencement dure depuis huit ans... « Je gagne zéro euro par mois ! » Mbayang rit au lieu de pleurer. « Mais ce qui me manque, c'est l'amour de ma mère. Tu vois ? » Envies de soleil, de Sénégal, de tiebudien. « C'est notre spécialité, à base de manioc. J'adore cuisiner, surtout africain. Je fais aussi des plats belges : il faut découvrir d'autres cultures pour avancer dans la vie. » Mbayang voudrait tellement ren-

trer au pays. Mais ses trois garçons sont si bien ici. « L'intérêt des enfants passe avant. C'est comme ça pour toutes les mères du monde, non ? » Elle qui n'a tellement rien travaille bénévolement pour une association d'aide aux démunis : « Il faut au moins faire quelque chose pour les autres. Je ne peux pas rester assise à ne rien faire. Ce sont mes valeurs. Et les valeurs, on a que ça dans la vie pour se raccrocher. »

CE QUI RESTE **QUAND ON N'A RIEN**

FATIHA. Un ami qui lui veut du bien

« Le seul objet qui a de l'importance pour moi, c'est une carte postale que j'ai reçue de mon ami Michel. C'est un homme de 64 ans que j'ai rencontré une nuit, dans la rue. Je croyais qu'il voulait me violer mais il voulait juste savoir si tout allait bien. Depuis deux ans, il me soutient, moralement et financièrement. Qui peut croire que ça existe encore une telle gentillesse ? » Fatiha a fui ses parents, inquiets pour sa santé. « Le médecin parlait d'anorexie. Je ne voulais pas en entendre parler.

J'ai préféré vivre dans la rue que d'aller dans un hôpital psychiatrique. Maintenant, j'ouvre les yeux. C'est dur d'accepter qu'on a un problème. » Fatiha remonte la pente, rêve de retravailler un jour, d'avoir un appartement. Elle regarde le monde avec lenteur. « Avant, je ne voyais rien. Maintenant, je m'assieds une heure sur un banc et j'observe les arbres qui changent, les oiseaux qui chantent. La vie est magnifique. On apprend beaucoup dans la rue. »



PHILOMENE. Le sac vide de celle qui n'a rien

« Je n'ai plus rien, rien du tout. Je suis comme un gamin qui court tout nu. Je ne suis rien, rien du tout. Tout ce que vous voyez sur mon corps, c'est le Samu social qui me l'a donné. Je ne peux que dire merci au peuple belge – si on peut l'appeler comme ça. » Philomène n'a que son éloquence à partager. Et pour toute richesse, un symbole à photographier. « Je n'ai que ce sac, dans lequel il n'y a pas un centime. Mon rêve, c'est qu'il soit garni de pièces et de papiers. Jamais, je n'aurais

pensé que ma vie pouvait un jour basculer comme ça. » Ses trois enfants sont restés en Côte d'Ivoire, chez des amis, tandis qu'elle venait en Belgique rejoindre son mari. « Il avait fait toutes les démarches pour le regroupement familial. Et puis, il m'a plantée là, à l'aéroport, dans ce pays où je ne sais que faire. Je ne comprends toujours pas pourquoi. Et je ne peux pas rentrer. » Pourquoi ? « Ceux qui connaissent la Côte d'Ivoire savent pourquoi. »

CE QUI RESTE **QUAND ON N'A RIEN**

PATRICIA. Un peu de compagnie

« J'aurais voulu entrer dans la police ou à l'armée mais mon papa n'était pas d'accord. Alors, j'ai fait les travaux de bureau. » Patricia, 43 ans. Une vie qui ne manque ni d'ordre ni de rigueur. Peut-être juste d'un peu de douceur... Passionnée de scoutisme et d'arts martiaux, elle était faite pour l'action. « Ça m'aurait vraiment plu de me rendre utile pour mon pays. Et qui dit que je ne serais pas arrivée à quelque chose ? » Aujourd'hui, elle rame pour retrouver du travail. « Quand

vous avez passé 40 ans, on vous fait comprendre que vous êtes déjà trop âgée. Et quand vous êtes trop qualifiée, que ça va coûter trop cher. » Sur le divan, Snoopy, une peluche achetée à la mort de son chien adoré. « Il me manque terriblement. » Un rêve ? « Honnêtement, ce serait peut-être de rencontrer quelqu'un, tout simplement, de faire ma vie. Et même d'avoir des enfants. Mais ça, c'est peut-être un peu trop demander. On verra bien. Le destin peut changer. »



WENDY. La bise d'un passant

Qu'est-ce que vous attendez de la vie ? « La mort ! Pourquoi pas ? » Wendy, 66 ans, reine des pince-sans-rire. Sur un muret de la Gare centrale, elle regarde passer les voyageurs. « Je fais la manche ici depuis 20 ans. Pour manger. Je touche mais tout part pour mon appartement, qui est insalubre. Ils savent, les gens... » Les gens savent mais ne regardent pas. Un jeune homme s'arrête pour lui faire la bise. « C'est mon amant. » Wendy ricane. L'amant imaginaire s'en va, tout sourire : « ma

femme va être jalouse ». Un peu de légèreté, précieux cadeau de ce navetteur. « La vie est belle, non ? Moi, je la prends toujours du bon côté. Même que ça va pas. » Wendy a été mariée, a travaillé, a vu son mari mourir et s'est retrouvée à la rue avec deux enfants. Quelle est sa vie ? Mystère. « Tiens, ça, c'est un simple sac. Vieux, comme moi. Allez, prends ta photo, sinon, je mords. » Elle rit. « Et toi, laisse-moi un peu tranquille avec tes questions. »

Reportage à Bruxelles

Christophe Smets, photographe, et Céline Gautier, journaliste, donnent à découvrir 25 portraits de femmes confrontées à la pauvreté dans une exposition intitulée "Regards sur la pauvreté de femmes". Chaque portrait est accompagné par l'image d'un objet choisi par la personne photographiée et d'un texte évoquant ses rêves, ses envies, les choses qui lui tiennent à cœur.

Loin d'un misérabilisme ou sensationnalisme déplacé, les portraits sont empreints de beaucoup de dignité et de pudeur, décrivant avec une sensibilité toute en retenue une réalité ténue, perceptible à quelques détails infimes. L'exposition propose des rencontres pleines d'humanité grâce à une photographie sociale, engagée et militante. Morceaux choisis...

Morceaux choisis de
Céline Gautier

Regards sur la pauvreté des femmes

2010 est l'Année européenne de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale. La Belgique s'est fermement engagée à faire de ce combat l'une des priorités majeures de sa présidence de l'Union. Depuis des mois, des chiffres hallucinants défilent sous nos yeux : à Bruxelles, près de 30% de la population n'a pas de revenus suffisants pour vivre dignement. On parle de "risque de pauvreté" car la réalité ne peut se mesurer plus précisément. Toutes les études se rejoignent également pour souligner que la pauvreté touche principalement les femmes, confrontées plus encore que les hommes au chômage, au travail partiel ou précaire, aux pensions minimales, aux charges de famille...

Nous avons voulu aller au-delà de ces chiffres et de ces études quantitatives. Pendant des mois, nous avons poussé les portes des maisons d'accueil, des refuges d'urgence, des restaurants sociaux. Nous nous sommes arrêtés dans les parcs et dans les gares. Nous avons rencontré des dizaines de femmes, des petites dames âgées aux fins de mois difficiles aussi bien que des sans-abris qui luttent pour offrir un toit à leurs enfants – la précarité "ordinaire" des grandes villes autant que l'extrême pauvreté(1).

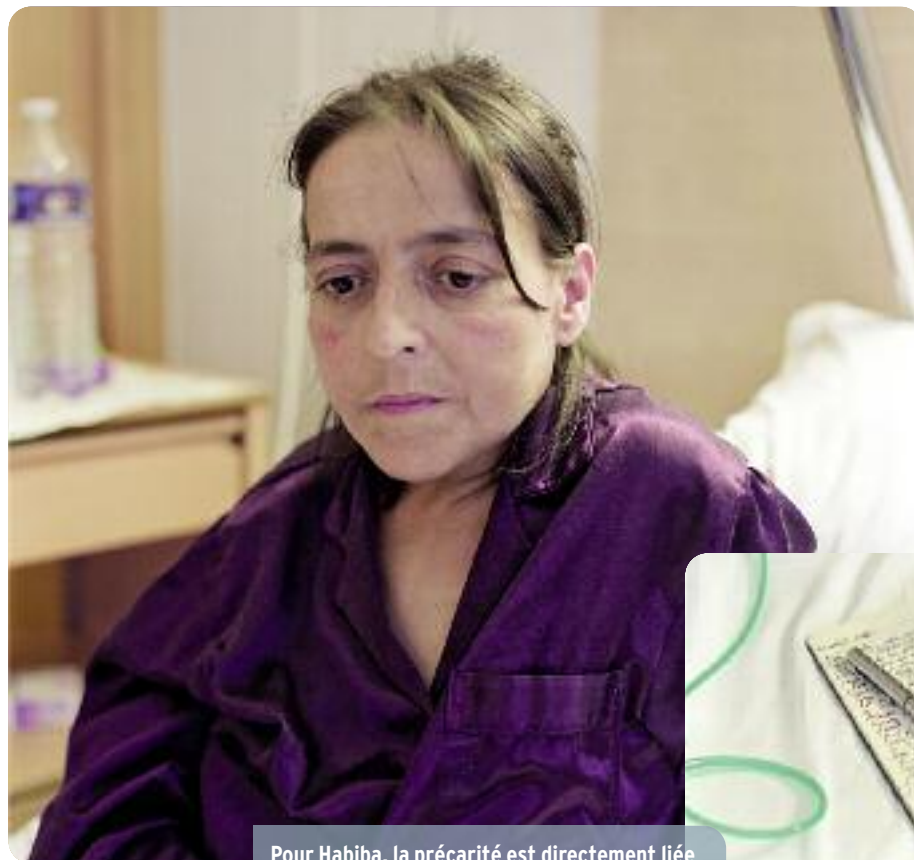
Une vingtaine d'entre elles ont accepté de témoigner à visage découvert, de faire entendre leur voix et d'être prises en photo. Elles nous ont parlé de la difficulté à trouver un logement, même insalubre, quand on n'a pas de revenus fixes, des listes d'attentes pour les appartements sociaux, des frais médicaux qui englobent tout, mais aussi, de la santé, mentale et physique, souvent fragile, quand on manque du nécessaire. A chacune d'entre elles, nous

avons également demandé ce qui était cher à ses yeux. Qu'est-ce qui a encore de la valeur quand on n'a presque rien? Elles nous ont présenté leur trésor : un bébé, un carnet de notes, la photo d'un père, un objet qui ne vaut rien mais qui parle au cœur, un sac vide, un symbole. Voilà leur luxe. Des morceaux de vie.

La rue plutôt que l'hôpital psychiatrique

Fatiha, 29 ans, nous donne rendez-vous en rue. Chez elle. Dans l'un des sacs plastiques qu'elle emporte partout, se trouve son objet le plus précieux au monde : "La seule chose qui a de l'importance pour moi, c'est une carte postale que j'ai reçue de mon ami Michel. C'est un homme de 64 ans que j'ai rencontré une nuit, dans la rue. J'ai d'abord cru qu'il voulait me violer, j'étais sur la défensive, mais il voulait juste savoir si tout allait bien. On a sympathisé. Depuis deux ans, il me soutient, moralement et financièrement. Il m'a payé un GSM pour que je puisse l'appeler en cas de problème. Régulièrement, il vient à Bruxelles et m'emmène dans un magasin pour que j'achète quelque chose à manger. Qui peut croire que ça existe encore une telle gentillesse?" Fatiha a fui ses parents, inquiets pour sa santé. "J'avais perdu 15 kilos. Le médecin parlait d'anorexie. Je ne voulais pas en entendre parler. J'ai préféré vivre dans la rue plutôt que de retourner dans un hôpital psychiatrique. Maintenant, j'ouvre les yeux. C'est dur d'accepter qu'on a un problème, de faire un travail sur soi."

Aujourd'hui, Fatiha remonte la pente, se reconstruit socialement grâce aux associations de terrain qui organisent des repas, des visites, des sorties. Elle rêve de se sentir mieux dans son corps, de retravailler un



Pour Habiba, la précarité est directement liée à ses problèmes de santé. Sa bulle d'air, c'est son carnet de notes.

© Christophe Smets



jour, d'avoir un appartement. "Mais je dois y aller pas à pas, sinon, je vais m'effondrer à nouveau."

L'essentiel est là : l'amour

Christiane n'a malheureusement pas cet optimisme à partager. Elle nous ouvre à grande peine la porte d'un appartement miteux de Schaerbeek, où il n'y a ni chauffage ni eau chaude. Christiane peut à peine marcher. Elle nous laisse regarder, dans la vitrine, une vieille photo noir et blanc d'un jeune guitariste. Son père. "Le jour où il a fermé les yeux, à l'âge de 40 ans, ma mère m'a obligée à me marier pour quitter la maison. Je n'avais que 15 ans. J'étais le canard boiteux, l'handicapée. J'ai vécu l'enfer, les coups, je ne vous raconte pas... Je me suis enfuie." Toute l'histoire de Christiane est un cri de désespoir. "Je suis gravement malade. Mes médicaments me coûtent 300 euros par mois. Je ne peux plus me soigner et je n'ose pas imaginer comment survivre encore un hiver dans cet appartement. Heureusement que Monsieur est là..."

L'homme dont elle parle est son nouveau compagnon, un musicien turc qui a connu son heure de gloire. Passionnée de musique orientale et de langue turque, Christiane l'a vu un jour à la télévision et a juré qu'elle l'épouserait. Une improbable rencontre s'est produite, bien plus tard. L'homme s'est ému du sort de la jeune femme et s'est engagé à l'aider, sans savoir qu'il allait lui aussi s'enfoncer dans les soucis financiers et administratifs et les problèmes de santé. Aujourd'hui, il partage la vie et les galères de Christiane. "Il a

voulu me sauver mais on s'enfoncé ensemble." Dans ce sombre tableau, un instant de pur bonheur : dans la pièce à côté, le musicien bienveillant met un CD dans le lecteur. C'est sa plus belle chanson, un hymne d'amour qui emplit tout l'immeuble. Le cœur de Christiane se réchauffe. "C'est magnifique." L'un et l'autre ne peuvent plus s'arrêter d'écouter, de chanter, de partager cette passion. Christiane s'accroche à ce qu'elle a de plus précieux : "Je n'ai plus rien, si ce n'est sa compagnie, sa musique, ses sentiments. C'est l'essentiel."

Vivre la précarité dans son corps

"J'ai commencé à écrire des lettres, parce que j'étais trop essoufflée pour parler. Puis, je suis passée aux carnets intimes, aux poèmes. Ce stylo me suit partout." Habiba est née en mauvaise santé. Elle est tombée gravement malade, sérieusement pauvre. Elle venait de perdre son travail. "Avec l'accumulation des factures de gaz, d'électricité, les médicaments..., j'ai commencé à devoir faire des choix : me soigner ou m'alimenter. Les sorties, les moments de bien-être, ce n'était plus envisageable. Or, s'offrir un cinéma ou un restaurant, ce sont des choses qui permettent de sortir un peu de chez soi, de prendre l'air, de

rencontrer des gens... Alors, j'ai fréquenté des associations, pour participer à des repas, des sorties."

A l'époque, Habiba vit dans un appartement au deuxième étage, plein d'humidité, ce qui est totalement contre-indiqué vu son état. Trouver un logement adapté à ses besoins? Un parcours du combattant. "Tout ce qui était adapté à mon handicap, soit c'était beaucoup trop cher, soit on me le refusait car je n'avais pas de contrat de travail. Aujourd'hui, j'ai la tête hors de l'eau mais je reste précarisée par ma santé." Habiba parle d'une voie claire et posée, de ceux qui réfléchissent beaucoup. "J'ai fait des études d'assistante sociale, j'ai de l'expérience professionnelle et une formation complémentaire en sophrologie. J'ai des cartes en mains mais, pour le moment, je ne peux pas les utiliser. Les forces physiques me manquent. Je réfléchis à des moyens de travailler de manière plus légère." Dans son carnet, Habiba écrit : "La précarité, je la vis dans mon corps. Il faut faire de son corps le meilleur endroit." Au fil des pages, des rêves de santé.

// CÉLINE GAUTIER

(1) Ce projet a reçu le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.

Des risques de pauvreté

> En Belgique, 15% de la population vit sous le seuil de "risque de pauvreté", soit près d'1,6 million de personnes. Cela équivaut à la totalité des habitants de la Région de Bruxelles-Capitale, de la ville d'Anvers et de la ville de Liège réunis.

> A Bruxelles, une personne sur trois vit sous ce seuil de "risque de pauvreté". Le risque de pauvreté est plus élevé chez les femmes (15,8%) que chez les hommes (13,6%).

> A Bruxelles, un bébé né dans un ménage sans revenu du travail a deux à trois fois plus de risque de décéder avant un an qu'un enfant né dans un ménage à deux revenus. Le risque de mort subite du nourrisson est cinq fois plus élevé.

> Plus le niveau d'enseignement est faible, plus l'espérance de vie en bonne santé est réduite. A 25 ans, une femme ayant un diplôme de l'enseignement supérieur peut espérer vivre encore 47 ans en bonne santé. Celle qui a un diplôme d'enseignement primaire peut espérer vivre 29 ans en bonne santé, soit 18 ans de moins!

> En Belgique, les personnes âgées ont un risque de pauvreté nettement plus important que dans le reste de l'Union européenne. Parmi les plus de 75 ans, presque une personne sur trois est en situation de pauvreté financière. Les pensions belges figurent parmi les plus basses des pays industrialisés. Le "capital santé" des personnes vivant dans la pauvreté se détériore plus vite et plus tôt, ce qui les rend plus vulnérables aux maladies liées au vieillissement comme les maladies cardiaques ou l'ostéoporose pour les femmes.

Source : www.luttepauvrete.be

>> L'exposition "Regards sur la pauvreté des femmes" est accessible jusqu'au 30 novembre au CAL, Campus de la Plaine, accès 2 à 1050 Bruxelles, pendant les heures de bureau. Infos : 02/627.68.11 • Elle sera accessible ensuite du 17 au 24 décembre, à l'Hôtel de ville de Saint-Gilles, Place Van Meenen, 39, 1060 Bruxelles. Infos : 02/536.02.11 • Pour les lieux d'exposition ultérieurs, rendez-vous sur www.laboiteimages.be/blog

Vingt ans sans logement

PORTRAIT

En cette Année Européenne de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale, les plus démunis ont du mal à faire entendre leur voix. Nathalie a accepté de raconter comment la vie de famille l'a aidée à gagner son combat pour la vie.

À Bruxelles, une personne sur trois n'a pas de revenus suffisants pour vivre dans la dignité. La pauvreté touche principalement les femmes, confrontées plus encore que les hommes au chômage, au travail partiel ou précaire, aux pensions minimales, aux charges de famille... Nathalie a connu pire que ça. Sans détour, elle accepte de raconter son parcours chaotique, ses erreurs, ses errances. Rendez-vous une après-midi dans un parc de Bruxelles. On se perd, on change de lieu. Enfin, Nathalie est là, son bébé dans la poussette. Assise sur un banc, un œil sur le petit Adam, elle entame son récit, sans détour: "J'avais 15 ans quand j'ai quitté la maison. J'ai vécu deux ans chez ma grand-mère, et puis je suis partie de mon côté. Ma maman me faisait trop confiance. Elle m'a toujours dit: 'Débrouille-toi'. Mais moi, à cet âge-là, j'avais encore besoin de ma maman."

À peine majeure, Nathalie s'installe, trouve un emploi, un appartement. "Je mettais les journaux dans les boîtes aux lettres." Mais, un jour, elle perd pied. Les dettes s'accumulent. La dépression s'installe. La toute jeune fille perd son travail, son appartement. "Ça a été un tout. J'ai dévalé la pente."

Même pas 20 ans et la descente aux enfers. Elle se retrouve dans la rue. Elle n'a même pas 20 ans. Et elle ne se doute pas qu'elle est partie pour une longue descente aux enfers. "J'ai commencé à boire, à prendre de la cocaïne, de l'héroïne. J'ai eu une hépatite C. Avec le produit qui coûtait 20 000 francs belges, à l'époque. Tout ce que vous voyez, le pire de notre société actuelle, je l'ai vécu."

Après des années d'errance, que Nathalie a déjà presque oubliées, elle croise un homme, sans-abri comme elle. "Un bon gars." À deux, ils "font tout": les squats, les parcs, les associations. Ils dorment même dans une église avec des sans-papiers: "Il faisait glacial. Il y avait des familles, des gens qui voulaient vraiment s'en sortir. Nous étions là avec nos deux chiens."

Les yeux de Nathalie s'illuminent quand elle raconte ces heures de galère, comme si tout cela était loin derrière. "On a dormi un an et demi, hiver et été, dans un parc. Près de la tour des Finances. Le gardien ne nous ennuyait pas. On laissait nos sacs là, la journée, car on ne pouvait pas tout porter. Aujourd'hui encore, mon dos souffre, à cause du froid. À midi, on mangeait pour un euro le repas complet à l'abri de jour Bij ons, rue des Chartreux."

De squat en squat

Nathalie et son compagnon deviennent bénévoles dans cette association d'aide aux sans-abris. "Le soir, on se débrouillait. On cherchait à gauche à droite. Sinon, on chauffait notre petite marmite avec de l'alcool à brûler." Elle se met à rire en racontant l'un de ses plus beaux souvenirs: une



Credit Photo: Christophe Smets

semaine de "camping" en amoureux. "On a été se planquer dans les dunes, à Blankenberge, pour un peu se changer des rues de Bruxelles. C'était bien."

Après les parcs glacials, les squats et la vie en communauté de fauchés. Nathalie et Mohammed sont de tous les coups. "On a fait Belgacom, puis on s'est installés dans un bâtiment rue de la Poste. C'était un squat 'officiel'. On avait un accord avec le proprio. On payait quelque chose pour l'électricité, l'eau. Et, en échange, on restait là, pour surveiller le bâtiment."

C'est durant cette période que Nathalie apprend la nouvelle qui va changer le cours de sa vie: elle attend un enfant. "Je suis tombée enceinte entre Belgacom et la Poste, on va dire comme ça..." Elle rit de ses références de fille des rues. Et précise: "À l'époque, j'étais droguée et alcoolo."

Son compagnon mesure l'importance de l'événement et les risques pour la santé du bébé. "C'est lui qui m'a dit: tu choisis. Soit c'est l'alcool en étant enceinte, soit c'est moi. Si tu veux ce bébé, on arrête toutes nos conneries. Et j'ai choisi. On a tout arrêté, du jour au lendemain."

La vie de famille comme sortie de crise

Il existe heureusement des structures d'aide, qui donnent une priorité aux femmes enceintes et aux jeunes mamans. Le couple accepte toutes ces mains tendues, dans l'espoir d'être prêts à accueillir l'enfant dans les meilleures conditions. "On a eu un appartement, social mais flamand."

Nathalie renoue les liens avec sa maman. Une petite fille vient au monde, en parfaite santé, pour le plus grand bonheur de ses parents.

Le jeune couple poursuit ses efforts pour offrir une vie décente à leur enfant, bientôt rejoint par un petit frère. "Mon mari suit une formation sociale. Notre fille va à l'école. Moi, je m'occupe de mon petit bout comme n'importe quelle maman. Je vais chercher du travail. J'aimerais bien être dans le secteur des emballages, tout ce qui est avec les mains. C'est plus simple. Je suis contente de ma situation, maintenant. On essaie de se tenir droit, pas en zigzag. On fait tout ce qu'on peut pour tenir notre couple le plus sérieusement possible. Et on s'entend bien. On est heureux. On galère mais on est bien."

Un petit troisième? Nathalie en rêverait. Mais ce n'est pas envisageable pour le moment... "Après presque vingt ans dans la rue, tout te tombe dessus: les huissiers, parce que tu n'as pas payé telle ou telle facture. Je touche 960 euros par mois du CPAS. Une fois qu'on a tout payé, il ne nous reste presque rien."

Grâce au soutien de Bij Ons, le couple s'est marié, en juin dernier. Elle, en robe longue, lui en costume. Ils ont pu organiser une petite fête dans les locaux de l'association. "On y retourne de temps en temps pour manger avec les enfants, mais pas trop souvent car il y a des gens qui fument, qui boivent. J'attendrai qu'ils soient plus grands pour leur expliquer ce que nous avons vécu. Il faudra leur dire ce que la drogue et l'alcool nous ont fait. Ma fille, je lui explique déjà que fumer, ce n'est pas bon pour la santé, même si maman le fait. Je lui ai dit que j'essayais d'arrêter mais que c'était très dur."

Une envie de contrer le destin

Quand on demande à Nathalie quel est l'objet le plus cher à ses yeux, la chose la plus importante, elle montre sans hésiter son bébé, Adam, qui gigote sur une couverture en patchwork. Comme pour toutes les mères du monde, ses enfants sont son plus précieux trésor. Mais pour elle, ils sont aussi le début d'une nouvelle vie, une raison de se battre, une envie de contrer le destin.

À 38 ans, Nathalie se rend compte qu'elle a déjà vécu plusieurs vies et qu'elle revient de loin. "C'est vrai, on me dit souvent ça: 'Toi, Nath, tu reviens de loin'. J'ai essayé de m'en sortir, et ça ne marchait pas. Et puis, je suis tombée sur un bon gars. C'est grâce à lui."

■ Céline Gautier

EN SAVOIR +

Le portrait de Nathalie fait partie de l'exposition "Regards sur la pauvreté des femmes" (photographies de Christophe Smets, textes de Céline Gautier), qui rassemble une vingtaine de portraits de femmes précarisées, de tous âges, de toutes cultures, et dans des situations différentes (sans-abri, chômeuse, pensionnée...). À côté de la photo de chaque femme, celle d'un objet qui lui tient à cœur, une chose qui a de la valeur pour elle. Nathalie a choisi de montrer son fils.

Pour connaître les lieux d'exposition: www.laboiteaimages.be

« Je ne reçois plus de pension alimentaire pour mes enfants. Vers qui me tourner? »

Allô Info Familles

quelqu'un

qui écoute les parents

02/513.11.11